Jerôme BASCHET, *Défaire la tyrannie du présent.
Temporalités émergentes et futurs inédits*

Paris, Éd. La Découverte, coll. L'horizon des possibles, 2018, 318 pages

Éric Dacheux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20539>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.20539

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 445-447

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Éric Dacheux, « Jérôme BASCHET, *Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20539>

---

s'ensuit du remplacement d'une grand-mère par une autre (angoisse de découvrir l'Autre là on l'on attendait le Même, le différent à la place du semblable, l'étranger au lieu du familier).

« Qui est à l'appareil ? » demande le titre du deuxième chapitre (pp. 67-97) de *Téléphonez-moi*. C'est là, d'une certaine façon, la question centrale de l'essai. Téléphoner, d'un point de vue communicationnel, c'est parler sans savoir précisément à qui l'on parle, c'est prêcher, non dans le désert, mais pour l'inconnu. En cela, l'acte téléphonique n'est pas sans rappeler l'acte littéraire : car, comme le note Michel Butor dans *Répertoire II* (Paris, Minuit, 1964, pp. 128-129), le vrai écrivain est celui qui écrit sans savoir exactement qui le lira. De la sorte, c'est le dépassement d'une double identité que permet le téléphone : celle de l'ipse (ou du self), d'une part, et celle de l'idem (ou du same), d'autre part. S'adressant à un destinataire fondamentalement incertain dont il ne peut pas s'assurer qu'il est bien pareil à lui-même, et qu'il est bien semblable à l'interlocuteur idéal auquel certaines pratiques sociales de la parole l'ont habitué, le destinataire téléphonique fait l'expérience d'une parole authentique, qui, ne se trouvant plus encadrée par un horizon d'attente suffisamment contraignant, s'énonce (pour reprendre des catégories proustiennes) depuis son *moi profond*, et non plus depuis son *moi social*. Certes, le téléphone est « un objet concret qui délivre de soi », et « l'autre au téléphone est identifié [...], il devient "mon semblable" » (p. 70) : mais ce que Frédérique Toudoire-Surlapierre veut dire, ce n'est pas que le destinataire téléphonique prête à l'Autre sa propre identité pour se soulager de la souffrance d'être seul en (et avec) lui-même ; c'est au contraire que l'Autre est reconnu dans son altérité véritable, c'est-à-dire comme un autre « je », comme un autre sujet à la fois en tout (du point de vue de la forme de son rapport à soi et au soi) et en rien (du point de vue du contenu de son « moi ») semblable au « je » que je suis. Si l'on préfère, en consentant à ignorer à qui il parle, celui qui téléphone libère le destinataire qui peut devenir un interlocuteur à part entière précisément parce que le destinataire renonce à la fois à le voir et à savoir qui il est.

Le téléphone, donc, « se réapproprie littéralement » les « données littéraires de la relation à l'autre » (p. 71) – d'une relation à l'Autre qu'il a contribué à faire évoluer. Mais ce rapport analogique entre littérature et téléphone suffit-il à susciter une *esthétique littéraire du téléphone* ? C'est précisément à cette question que Frédérique Toudoire-Surlapierre répond dans le troisième chapitre de son livre, « La voix, c'est moi » (pp. 98-125), où elle montre ce que le téléphone fait à la littérature. Ce qui apparaît de ces belles pages où elle médite sur Paul Valéry, Michel Leiris, Roland Barthes

ou encore Jacques Derrida, c'est que le téléphone a réalisé, en littérature, l'impossible : la réunion du moi et de la voix (c'est d'ailleurs sur le constat que « Narcisse et Écho se sont retrouvés » – p. 212 – que se conclut le livre). En effet, on peut considérer que le triomphe de la littérature écrite au détriment des pratiques esthétiques orales de la parole s'accompagne d'une *singularisation* de la « littérature » (les guillemets s'imposent, le concept même de littérature étant en l'occurrence anachronique) : les œuvres littéraires ne sont plus désormais la manifestation anonyme d'une parole collective, elles sont produites par un auteur, en fonction de qui elles demandent à être lues. Or, il semblerait que les œuvres « téléphoniques » modernes puis postmodernes et hypermodernes, sans nullement réduire le singulier au collectif, aient permis, dans un geste synthétique (au sens dialectique du terme), un retour de la voix sur la scène littéraire. En témoignent notamment les audaces de Jean Cocteau, qui, dans *La Voix humaine* (1930), « priv[e] le spectateur de la vue » (pp. 104-105) pour donner voix à un personnage de femme qui, pour être généralement « humain », comme l'indique le titre de la pièce, n'en est pas moins absolument singulier, puisqu'il est seul en scène. C'est donc l'esthétique de la voix singulière née de la rencontre de la littérature et du téléphone que Frédérique Toudoire-Surlapierre décrit dans ce passionnant essai.

Augustin Voegele

Écritures, université de Lorraine, F-57000

augustinvoegele[at]yahoo.fr

Théories, méthodes

Jerôme BASCHET, *Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits*

Paris, Éd. La Découverte, coll. L'Horizon des possibles, 2018, 318 pages

« Le temps manque. Nous manquons de temps. [...] Nous sommes en état d'urgence permanent » (p. 8). Dès les premières lignes de ce livre essentiel, l'objet est présenté : décrire ce que l'auteur nomme les « pathologies temporelles » de l'époque. Mais, il ne s'agit pas uniquement de décrire, il s'agit, comme le précise le titre, de guérir ou, plus précisément, d'indiquer des pistes permettant de sortir du présentisme, ce régime d'oppression propre au capitalisme actuel. Pour cela, l'ouvrage se décompose en cinq chapitres. Le premier propose un « décentrement du regard », en analysant comment l'expérience zapatiste offre un contrepoint contemporain et anachronique permettant de remettre en cause le présentisme.

Ce dernier est décrit dans le chapitre 2 qui prolonge et infléchit fortement les propositions d'un autre historien, Michel Hartog, l'inventeur de cette notion qu'il définit comme un régime d'historicité centré sur le présent. Le chapitre trois propose un retour sur les conditions d'émergence de ce régime d'historicité propre à notre siècle. Du coup, ce retour à l'histoire qui permet de dénaturaliser l'acception capitaliste du temps, permet, dans le chapitre 4, d'attirer l'attention sur d'autres conceptions du temps, présentes en occident et ailleurs, qui sont autant de moyens possibles d'échapper à la tyrannie du présentisme. Ce quatrième chapitre qui, selon les dires même de Jérôme Baschet, est « l'enjeu principal de ce livre » (p. 10) est complété par un chapitre surprenant mais fascinant sur le plan épistémologique : « un exercice de projection vers un futur alternatif, pour tenter de repenser l'histoire depuis un temps situé au-delà de notre présent présentiste » (p. 11). Enfin, cet ouvrage remarquable propose une conclusion qui est une synthèse riche, claire et percutante des propositions novatrices de l'auteur. La stimulation intellectuelle que procure la lecture de ces 20 derniers pages justifie, à elle seule, l'achat de ce livre.

De cet ouvrage qui aide à penser le temps et l'histoire autrement, nous avons retenu neuf éléments rendant compte de sa grande richesse conceptuelle. Le premier est la nouvelle caractérisation du présentisme. L'auteur démontre, dans le chapitre intitulé « Les futurs du présentisme », que si le présentisme est bien une conception du temps qui installe un présent perpétuel célébrant la vitesse pour, justement, donner l'impression que le temps n'est pas figé, c'est surtout, en définitive, un présent sans rétentio, un présent placé sous la domination du futur immédiat : « la tyrannie de l'urgence qui y règne est, en fait, la tyrannie de l'instant d'après » (p. 294). Le second est sa formulation de l'hypothèse suivante : l'émergence actuelle du présentisme est l'une des dimensions d'une transition plus profonde : le passage d'un capitalisme industriel à un capitalisme financier. Le premier était encore placé sous le régime d'historicité de la modernité (la valorisation du futur liée à la croyance au progrès). Mais ce régime s'est effondré pour des causes épistémologiques (critique des Lumières), politiques (guerres mondiales) et, surtout, économiques : « L'économie est le vecteur d'une temporalité immédiatiste, qui fait primer le court terme sur le soucis du temps long, amplifie la dictature de l'urgence et impose partout une exigence de productivité qui alimente l'accélération de l'accélération et, plus largement, l'augmentation incessante du rapport Q/T [défini comme « l'augmentation tendancielle des

quantités par unité de temps (p. 153)]. C'est là qu'on peut situer l'un des ressorts majeurs du présentisme » (p. 167). Troisième élément enrichissant, les précisions apportées sur le concept de régime d'historicité. L'auteur, en effet, souligne qu'un régime d'historicité domine une époque (le régime moderne pour le ^{xix}^e siècle, le présentisme pour le ^{xx}^e siècle) mais n'impose pas une homogénéité absolue de la conception du temps. Il existe toujours des traces des régimes d'historicité des époques précédentes qui tardent à s'effacer, tandis que se développent souvent des contestations ouvertes de ce régime (par exemple le romantisme en régime moderne). Dès lors, et c'est le quatrième point, il convient de chercher dans le passé, mais aussi dans le présent, des conceptions du temps qui permettent d'échapper à l'emprise de plus en plus forte du présentisme. Or, ces conceptions actuelles et minoritaires du temps, envisagent un futur qui n'est ni dominé par l'anticipation du même (présentisme) ni par la projection certaine dans le mieux (modernisme). Il s'agit, dit l'auteur, d'un futur-espérance, animé par l'espoir d'une vie meilleure pour tous, mais d'un futur que l'on sait aussi incertain, fruit de luttes déséquilibrées et d'événements non maîtrisés. Cinquième élément venant nourrir la réflexion épistémologique du lecteur : les distinctions proposées entre plusieurs notions souvent confondues. D'abord, la distinction entre régime d'historicité (qui renvoie au temps long de l'histoire) et régime de temporalité (qui fait référence au temps bref du quotidien vécu). Distinction heuristique car elle permet à l'auteur de soutenir la thèse suivante : l'avènement du présentisme est le processus par lequel le régime de temporalité de la modernité « envahit le terrain laissé vacant par la ruine progressive du régime moderne d'historicité » (p. 170). Ensuite, la distinction entre instant, durée et moment. L'instant est lié à l'idée d'un temps linéaire. C'est un point insaisissable – « une impossible suspension » (p. 185). Le moment est, lui, le présent pleinement vécu, « une configuration temporelle dans laquelle on est ce que l'on vit » (p. 186). La durée, quant à elle, peut renvoyer à la permanence et à la stabilité, en cela elle s'oppose au moment, mais elle peut aussi, et c'est la conception que défend l'auteur, s'envisager comme un processus en train de s'accomplir : non pas un temps abstrait (celui du capitalisme), mais le temps concret du faire ; elle est « expression de ce qui se déploie, elle est incessante transformation » (p. 189). La distinction entre ces trois termes permet de préciser la pensée de l'auteur : combattre le présentisme c'est, d'une part, s'opposer à l'instant valorisé par le présentisme, pour être pleinement dans le moment en cours (redonner une épaisseur au présent), et c'est, d'autre part, s'inscrire dans la durée, créer une jonction entre

passé et futur qui ne les oppose pas, mais assure la transition entre les deux. « Se soucier à la fois de la singularité de chaque moment et de la durée des processus » (p. 308). Un sixième élément peut enrichir utilement la réflexion des chercheurs en sciences sociales : penser la structure comme un procès, un objet historique qui se transforme au fil du temps : « un principe de cohérence dynamique, le plus souvent en déséquilibre [...] » (p. 283). Septième élément sortant des sentiers battus des sciences sociales : l'idée d'un exercice d'anticipation visant à reformuler les fondements de la discipline à partir d'un futur post-capitaliste. Que devient l'histoire quand elle n'est plus appelée à baliser des lieux de mémoires ou priée de conduire les célébrations du passé caractérisant le présentisme, se demande Jérôme Baschet ? Que serait une science économique débarrassée du néo libéralisme, une science politique détachée de la crise de la représentation, des sciences de l'information et de la communication échappant à l'injonction numérique, peut-on se demander à sa suite ?... Cette ouverture de l'histoire au futur – cette conception de l'histoire non comme lecture présente du passé, mais comme « connaissance critique du devenir collectif des Terriens » (p. 238) – pousse l'auteur à une réhabilitation vivifiante de l'utopie. « La domination présentiste s'est hâtée de tirer la conclusion d'une impossibilité de toute transformation radicale, renvoyant toute utopie à l'illusoire et proclamant la sentence qui nous condamne à vivre dans le monde dans lequel nous vivons. [...] Or, on espère avoir fait jouer ici quelques leviers permettant d'arracher l'anticipation à sa modalité planificatrice, propre au régime moderne d'historicité [...] Et si l'inacceptation de l'inacceptable est la source première de l'énergie qui pousse à la rébellion présente, le désir et l'intuition d'autres possibles à même de supplanter l'état de fait ne peuvent que contribuer à lui donner plus de force. Dès lors, le rejet de toute anticipation, la détestation de l'espérance, l'affirmation du présent *contre* le futur ne semblent plus de mise ». (pp. 301-303). Dernier point mais non des moindre, l'ouvrage convie à penser les luttes sociales visant l'émancipation, non comme des régimes simples de temporalité (la valorisation du futur possible au nom de la critique d'un présent impossible), mais comme une combinaison de temporalités : « Serait-il vraiment impossible d'allier le sens de l'urgence face à la destruction qui avance partout (au point d'inciter à supposer un possible point de non-retour, à partir duquel il sera trop tard), l'anticipation (dans ses dimensions à la fois utopiques-concrètes et stratégiques) et la lenteur assumée des processus collectifs de préparation et de construction ? » (p. 309).

Riche, foisonnant, déstabilisant, cet ouvrage invite à comprendre autrement l'histoire, à penser autrement les résistances au capitalisme, à pratiquer autrement nos disciplines. Quitter nos certitudes, s'éloigner des autoroutes théoriques balisées. S'efforcer d'être ailleurs, pour essayer de comprendre les temps présents.

Éric Dacheux

*Communication et solidarité,
université Clermont Auvergne
eric.dacheux[at]uca.fr*

Simona De Iulio, *Étudier la publicité*

Fontaine, Presses universitaires de Grenoble,
coll. Communication en +, 2016, 125 pages

Accessible même à ceux qui n'ont pas été initiés à l'étude de la publicité, aux étudiants en début de parcours universitaire ou aux professionnels du domaine de la communication et aux curieux de toute sorte, l'ouvrage explore les différents enjeux économiques, sociaux, culturels et politiques associés aux pratiques et aux discours publicitaires. Il envisage la publicité « en tant que phénomène communicationnel au carrefour entre commerce, culture et société » (p. 5). Présentant de manière claire et concise les principales approches théoriques et méthodologiques en sciences de l'information et de la communication ainsi que les apports d'autres sciences humaines et sociales (sciences du langage, sociologie, anthropologie, psychologie sociale, sciences économiques, marketing, sciences de gestion, droit, littérature, histoire de l'art, etc.), Simona De Iulio retrace les temps forts de l'étude de la publicité à partir des années 1950 jusqu'à maintenant et définit ainsi des « parcours » transdisciplinaires pour l'appréhension de l'univers publicitaire.

Afin de circonscrire la publicité en tant qu'objet de recherche, l'auteure introduit l'ouvrage en abordant l'évolution sémantique du terme *publicité* et de ses dérivés tels *publicitaire* et *pub* ainsi que les mutations associées aux pratiques publicitaires, qui sont parfois restreintes à la diffusion des messages brefs sur des espaces médiatiques déterminés et payants, parfois élargies à « l'ensemble des techniques de communication employées pour faire connaître et faire valoir un produit, un service, une organisation ou une idée » (p. 7). Le livre est organisé en trois grands chapitres consacrés respectivement à la publicité en tant que message et artefact, à la publicité en tant qu'industrie et à ses mutations plus récentes à la fois en termes socio-économiques, discursifs et culturels.